

vous ses paroles ? — Non, nous ne restâmes pas dans la chambre, parce que nous savions qu'il allait dire des sottises. — C'est un homme de mérite. — Je ne sais pas s'il a beaucoup de mérite, mais ses idées ne me plaisent pas. — Elles ne me plaisent pas non plus. — Vous en allez-vous ? — Oui, nous nous en allons ; mais nous reviendrons bientôt. — Quand reviendrez-vous ? — En sortant de chez N. — Que ferai-je en attendant ? — En attendant que nous revenions, écrivez vos exercices, mais ne les écrivez pas en dormant. — Avez-vous vu la montagne qui domine (dominant) la plaine où sont les troupes ? — Oui, je l'ai vue. — La plaine est pleine d'eaux stagnantes. — Savez-vous pourquoi les troupes restent-là ? — Oui ; craignant que la paix ne durât pas, le général est sur ses gardes, et il ne veut pas les licencier. — Prévoyant que je ne serais pas à la maison, que faites-vous ? — Sachant que vous n'étiez pas ici, je ne vins pas. — Cet homme est bien fatigué avec ses contes qui ne sont pas très amusants. — La musique est-elle florissante dans ce pays-ci ? — Oui, tous les beaux-arts sont florissants ici. — Ces pauvres furent-ils reconnaissants ? — Oui, monsieur, mais ils reçurent votre présent avec des mains tremblantes. — Reçûtes-vous une réponse satisfaisante ? — Elle fut très satisfaisante et très consolante. — Si vous voulez, je vous la lirai. — Je vous en serai très reconnaissant. — Les livres qu'il écrit ne sont-ils pas bien fatigants ? — Oui, ils le sont ; mais il a quelquefois des idées très frappantes. — C'est vrai ; mais pas très amusantes. — Il devient très complaisant, car il va lisant ses œuvres à tous ceux qui veulent l'écouter. — Ceux qui l'écoutent sont plus complaisants que lui, car je suis tout tremblant (seulement), en entendant sa voix.

### 38<sup>e</sup> Exercice.

N'avez-vous pas de nouveaux livres ? — J'ai des livres, mais ils ne sont pas nouveaux. — Ce peintre n'a-t-il pas du talent ? — Il a

beaucoup de talent et de modestie. — Ce négociant n'a-t-il pas de l'honnêteté ? — Il a beaucoup d'honnêteté ; c'est un honnête homme. — N'a-t-elle pas eu de la beauté ? — Elle en a beaucoup eu quand elle était jeune. — Ces dames n'ont-elles pas eu des diamants. — Elles ont eu des diamants, des rubis et beaucoup de perles. — N'aviez-vous pas des frères et des sœurs ? — J'avais deux frères et une sœur. — Le maître n'eut-il pas des écoliers inattentifs ? — Je ne sais pas si ceux qu'il avait étaient inattentifs, mais je crois que ceux qu'il a à présent sont très attentifs. — N'eu-je pas tort de lui répondre ainsi ? — Oui, vous avez eu tort, parce qu'il avait raison. — Ces demoiselles n'auront-elles pas des robes plus à la mode ? — Elles n'en auront pas d'autres, parce que celles qu'elles ont sont à la mode. — Cet auteur n'aura-t-il pas des connaissances très utiles ? — Ses connaissances disent qu'il en aura. — Pourquoi n'aurons-nous pas eu du pain et du vin ? — Vous n'aurez eu ni pain ni vin, parce que vous aurez eu autre chose. — Pourquoi n'auriez-vous pas de la patience comme votre frère ? — Parce que je suis plus vif que lui. — Avez-vous froid ? — Non ; il fait chaud ici. — Avez-vous faim ? — Oui, j'ai soif et faim. — Aviez-vous peur du chien ? — Je crois que oui. — Êtes-vous peureux ? — Je ne suis pas peureux, mais cet énorme chien est très méchant. — Quel temps fait-il aujourd'hui ? — Il fait très beau. — Ne fait-il pas bien froid ? — Il fait froid, mais pas autant qu'hier. — Viendrez-vous à bout de votre tâche ? — J'en serais déjà venu à bout, mais mon papier est plein de taches d'encre, et j'avais beau faire, je ne pus en venir à bout. — N'aviez-vous pas bien faim le jour que nous fûmes à la chasse ? — J'avais une faim de loup et une soif insatiable. — Oui, et nous eûmes beau faire, nous ne bûmes ni ne mangeâmes ce jour-là. — Combien y a-t-il que vous avez reçu la lettre de votre père ? — Il y a deux mois. — Et votre argent, combien y a-t-il que vous l'avez reçu ? — Depuis que je ne vous ai vu, je n'ai pas reçu un seul franc. — Depuis quand avez-vous parlé au tailleur ? — Depuis deux mois ; depuis que je suis revenu de la campagne. — Y a-t-il longtemps que Pierre est à Madrid ? — Je ne sais pas, mais je crois que oui. —

Depuis quand lui avez-vous écrit? — Depuis qu'il est parti d'ici, je lui ai écrit deux lettres. — Combien y a-t-il que vous n'êtes allé en Espagne? — Il y a plus de cinq ans. — Depuis que je connais le frère de M. D., je l'aime chaque jour davantage. — Il y a longtemps que je ne le vois pas; où est-il? — Il est ici; mais, depuis que vous êtes revenu de la campagne, il n'est pas venu chez nous. — Depuis quand, dites-vous? — Depuis cinq jours.

---

### 39<sup>e</sup> Exercice.

Voyez-vous ce petit homme dans la rue? — Non, mais j'aperçois un gros homme dans le jardin. — Cette énorme femme n'est-elle pas la marchande de soie? — Oui, c'est-elle. — Savez-vous qu'elle a de très gentils enfants. — Oui, et une très jolie petite fille. — Que faites-vous de cet énorme chien que je vois dans la cuisine? — Cet énorme chien, comme vous dites, est très bon, il ne mord que les mendiants. — Est-il meilleur que celui du voisin? — Oui, il est meilleur et plus beau. — Qu'avez-vous dans cette petite cage? — Deux vilains petits oiseaux qui ne me plaisent pas beaucoup: ils sont fort laids. — Connaissez-vous les filles du général? — Je les ai vues l'autre jour chez madame L.; elles sont fort aimables et très polies. — Fi! quel vilain petit chien! — Il est un peu laid, c'est vrai, mais il n'est pas plus laid que celui de mon frère, et il est meilleur. — Je ne puis pas finir mes exercices, ils sont fort longs. — Qu'avez-vous fait cette semaine? — J'ai fait un tour à la campagne. — Où êtes-vous allé? — Par le bord de la rivière jusqu'au pont; vous savez, ce petit pont qui a quatre pieds de largeur et dix de longueur. — Oui, de ce côté-ci du moulin. — Celui-là même. Je traversai le pont, et je pris le chemin qui mène à la tour. — On dit qu'elle a plus de deux cents pieds de haut et cinquante de large. — Je crois que oui. Je vis à terre une énorme pierre qui a trente pieds de longueur, dix de largeur et sept d'épaisseur. — Par où revintes-vous? — Je

fis le tour du mur (de la muraille), j'entrai dans le bois, je passai par le carrefour, et je pris la grand'route. En sortant du bois, j'entendis un coup de feu et quatre petits oiseaux tombèrent à terre. — Était-ce un coup de fusil? — Je ne sais si c'était un coup de pistolet ou un coup de fusil; ce que je puis dire, c'est que ce n'était pas un coup de canon. — Jusqu'où allâtes-vous par la grand'route? — Jusqu'à la terrasse. — La terrasse est-elle finie? — Oui, et le fossé aussi. — Quelles sont les dimensions du fossé? — Il a cinq cents pieds de long, douze de large et sept de profondeur. — Traversâtes-vous le fossé? — Non. Je fis le tour de la terrasse, et je passai par le moulin. — Était-il tard? — Oui, et, comme j'étais pressé, je me mis à courir, et je tombai par terre. Un énorme chien qui était là se mit à courir après moi. — Que faites-vous alors? — Je me mis derrière un arbre. — Où est mon coffre? — Quel coffre? — Le grand coffre qui a presque cinq pieds de long. — Il est derrière la table, dans l'autre chambre. — Je ne le vois pas derrière la table. — Je vais voir où il est. — Je le vois de ce côté-ci de la porte. — Et vous disiez qu'il était de l'autre côté.

---

### 40<sup>e</sup> Exercice.

Connaissez-vous ces dames? — J'ai le plaisir de les connaître. — Sont-elles aimables? — La mère et la fille sont très aimables. — Qui est dans le salon? — Le grand-père et les oncles de Jean. — Aimez-vous les poètes, les auteurs et les professeurs? — J'aime à les entendre parler des sciences et des arts. — Que suis-je? — Vous êtes mortel comme tous les hommes. — Oui, mais mon âme est immortelle. — Mon oncle veut son épée, savez-vous où elle est? — Je ne sais pas, je ne l'ai pas. — Vous n'avez pas l'épée de mon oncle? — Non; sur mon honneur, je ne l'ai pas. — L'avez-vous brisée? — Je ne l'ai jamais vue, ni eue. — Où avez-vous mal? — J'ai mal à un pied. — Vous êtes-vous cassé le pied? —

Non. Je dis qu'il me fait mal. — Comment le domestique brisa-t-il ma montre? — Votre montre tomba à terre et se brisa. — Le domestique ne se cassa-t-il pas la main? — Il ne se cassa pas la main, mais elle lui fait encore mal. — Qu'est-ce qui fait mal à ce malade? — La tête, la main, le bras, le doigt et les pieds lui font mal. — N'allez-vous pas souvent vous promener à la campagne? — Chaque matin je fais un tour dans la campagne. Je suis admirateur de la campagne. — Passez-vous quelquefois par le moulin? — Oui, la situation en est délicieuse, et les environs en sont très agréables. — Comment aimez-vous le joli petit village qui est de l'autre côté de la rivière? — Beaucoup. Les maisons en sont très jolies. — Les rues en sont-elles très larges? — Les rues n'en sont pas fort larges, mais elles ne sont pas étroites. — Les maisons ont-elles des jardins? — Oui, chaque maison a son petit jardin entouré d'arbres. — Ce site n'est-il pas très agréable avec ses prés et ses bois? — Oui, j'en admire la rivière avec son pont et ses moulins; les bois avec leurs hauts arbres, et le village dominé par une belle montagne. — Aimez-vous ces poires? — La saveur en est délicieuse. — N'admirez-vous pas notre église? — J'en admire les dimensions. Le clocher en est beau; quelle en est la hauteur? — Deux cent cinquante pieds. — N. a-t-il le même domestique? — Non; aucun domestique ne lui plaît. — Je connais un certain homme qui lui plairait. — Certaines dames que vous connaissez ne parlent-elles pas trop? — Il y a tels hommes que je connais qui ne parlent pas moins que les femmes que vous dites. — Oui, mais ils ne disent pas de telles sottises. — Ils ne disent pas les mêmes sottises, c'est vrai, mais il en disent autant qu'elles. — Je n'aime pas cet homme. — Pourquoi? — Je ne sais, mais... — Que voulez-vous dire avec ce mais...? — Vous le savez bien, n'est-ce pas? — Donnez-moi une raison quelconque, car je ne sais rien. — Bien, nous parlerons de cela un autre jour.

41<sup>e</sup> Exercice.

Que ce site est beau! N'admirez-vous pas ces collines couvertes d'arbres chargés de fruits déjà mûrs? Et comment aimez-vous ce clair ruisseau? — J'admire la rapidité de son cours, et la beauté de ses eaux limpides. — Et ces prairies émaillées de fleurs odoriférantes, ne vous plaisent-elles pas? — Tout m'intéresse dans ce séjour plein d'attraits. — A tous ces attraits enchanteurs de la campagne, qui nous plaisent tant, la jeunesse inconsidérée préfère les perfides douceurs d'un vain monde. — Si elle s'y livre, c'est qu'elle ne sait pas que ce sont des poisons lents qui détruisent dans l'âme le noble enthousiasme du bien, et les semences précieuses des vertus sublimes. — La jeunesse inconsidérée, oui, mais la jeunesse sensée admire comme nous toutes les beautés de la nature. — Que ces hommes sont heureux! Ils ont des femmes vertueuses, des fils intelligents et des filles que tout le monde admire. — Pourquoi détruisez-vous ces fleurs odoriférantes? — Je les détruis parce que l'odeur en est très mauvaise. — Mais les couleurs en sont belles, n'est-ce pas? — Non: les couleurs en sont trop claires. — Le roi et le berger sont-ils égaux? — Oui, rois, pasteurs, villageois, tous les hommes sont égaux après la mort. — Que sont devenus le général et le capitaine? — L'un et l'autre sont morts. — Qui les a vus mourir? — Moi, monsieur, je les ai vus de mes deux yeux. — Le père, la mère et la fille ne sont-ils pas très orgueilleux? — La mère et la fille sont orgueilleuses, mais le père est ambitieux. — Votre oncle et votre cousine sont-ils arrivés? — Ils ne sont pas encore arrivés. — Apercevez-vous cette prairie et ce coteau pleins de fleurs? — Oui, je les vois de l'autre côté de la rivière. — Cet homme a-t-il de l'amour-propre? — De l'amour-propre et de l'ignorance. — Est-il présomptueux? — L'amour-propre et l'ignorance sont toujours présomptueux. — Que manifesta-t-il dans cette occasion? — Un orgueil ou une ambition excessive. — Comment ce mendiant allait-il par les rues? — Il allait la tête, les pieds et les bras nus

(nu-tête, nu-pieds et nu-bras). — Donnez-moi un demi-franc, et vous me devrez encore trois francs et demi. — Serez-vous encore chez vous dans une demi-heure? — Je serai ici à trois heures et demie. — Feu la sœur de Louis n'était-elle pas très charitable? — Sa feue sœur était aussi charitable que la feue cousine de N. — Les roses sentent-elles bon? — Oui, elles sentent bon; mes ces autres fleurs sentent fort mauvais. — Ces chevaux coûtent-ils cher? — Ils ne coûtent pas cher, ils ne sont pas chers. — Quelle heure est-il? — Il est quatre heures et demie. — Bon, j'ai encore une demi-heure. — Que faites-vous? — Vous en allez-vous nu-tête?

---

42<sup>e</sup> Exercice.

Ce vin est-il bon à boire? — Non, monsieur, il n'est pas bon à boire. — A quoi est-il bon? — Il n'est bon à rien; il est très mauvais. — Est-il bon de parler français quand le maître n'est pas ici? — Le maître dit qu'il est toujours bon de le parler. — De quoi ce médecin est-il mécontent? — Il est mécontent de son sort. — N'est-il pas capable de guérir ses malades? — Oui, il en est capable; mais il dit qu'il est ennuyé de la vie de médecin. — Êtes-vous chargé d'écrire au ministre? — Oui, mais je ne suis pas propre à cela. — N'êtes-vous pas fatigué de tant écrire? — Je sais que cela est nuisible à la santé; ainsi je suis disposé à sortir avec vous. — Ce poète n'est-il pas très avide de louange? — Oui, il est avide et orgueilleux; mais incapable d'écrire un bon livre. — Mais il est utile à son père. — Je le sais, et je conviens qu'en cela il est digne de louanges. — Êtes-vous prêt à sortir à présent? — Pas encore, mais je le serai dans une demi-heure; alors nous ferons un tour dans le jardin, car il est bon de sortir après avoir été trois heures et demie dans une petite chambre pleine de livres, de plumes, d'encre, de papier et de beaucoup de choses qui ne sont bonnes à rien. — Était-il juste de prendre les livres de cet enfant? — Il était prudent de les lui prendre parce qu'il

les aurait salis. — Dites-moi s'il est prudent de parler comme vous le faites hier? — J'avais affaire à des amis, et ainsi il n'était pas imprudent de parler comme je le fis. — Verrez-vous le ministre aujourd'hui? — Il est possible que je le voie: j'ai affaire à lui. — Avez-vous beaucoup à faire à présent? — J'ai des affaires par-dessus la tête. — Et est-il possible de savoir pourquoi vous avez tant d'affaires? — Il est impossible que je vous le dise. — J'avais bien affaire de venir ici pour recevoir une telle réponse. — Je ne me mêle pas de vos affaires, ainsi ne vous mêlez pas des miennes. — Qu'avait affaire de venir ici cet homme qui se mêle toujours des affaires d'autrui? — Garçon! — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? — Le maître du café est-il à la maison? — Non, monsieur, il vient de sortir; vouliez-vous lui parler? — Oui, j'avais deux mots à lui dire. — Bien, vous pouvez me les dire. — J'ai affaire à lui, et non à vous. — Ce jeune homme était le garçon du café, et il aimait beaucoup à se mêler des affaires des autres. — Le service divin finira-t-il bientôt? — Je ne sais pas; je ne suis pas encore allé à l'église. — Ne servez-vous pas la messe? — Si fait, monsieur; mais ce matin je n'ai pas pu aller à l'église, j'avais beaucoup de choses à faire. — Est-ce que je vous gêne? — Vous ne me gênez en rien. — Et mes livres? — Ils ne me gênent pas non plus. — Si vous ne finissez pas, je pars seul. — Ne vous gênez pas pour moi.

---

43<sup>e</sup> Exercice.

Le village est-il bien loin? — Il n'est pas bien loin; vous pouvez l'apercevoir d'ici. — A-t-il une église? — Oui, et elle est fort belle. — Le clocher est-il bien haut? — Il a environ (à peu près) vingt toises de hauteur. — Les rues en sont-elles larges? — Elles sont comme les rues de tous les villages, elles ont à peu près vingt-quatre pieds de largeur. — Les environs en sont-ils beaux? — Ils sont très beaux. Le village est sur le bord de la

010981

rivière; un chemin plein d'arbres mène au bois par des prairies toujours couvertes de fleurs. — Le chemin est-il long? — Il a environ cent toises de long. — Avez-vous fait quelque découverte? — Oui, j'ai découvert un ruisseau dans les bois. — Est-il loin du carrefour? — Il n'en est pas très loin. — Je ne l'ai jamais vu. — Il est dans un site très agréable, couvert de très hauts arbres. — Avez-vous beaucoup travaillé aujourd'hui? — Oui, depuis le matin jusqu'à présent. — Avez-vous beaucoup à faire? — J'ai des affaires par-dessus la tête. — Eh bien, moi, je n'ai pas beaucoup d'affaires, depuis que je n'ai plus affaire au ministre. — Pierre parle-t-il mieux français que Louis? — Lui? il ne parle ni français ni espagnol. — Que faisiez-vous avec eux à la campagne? — Eux, ils sortaient tous les matins; mais, moi, je restais à la maison. — N. dit qu'il va en France; moi, je crois que non, et vous? — Moi, je crois que oui. — Le maître dit que votre exercice est meilleur que le mien. — Moi, je ne dis pas cela. — Mais il le dit, lui. — Vous parliez à Pierre et à ses cousins, que disiez-vous? — Lui, il parlait de la guerre; eux, ils ne disaient rien, et moi je ne croyais pas un mot de ce qu'il disait. — Cela lui plaisait-il, à lui? — Je crois que oui. — Eh bien moi, je crois que non. — Ce qu'il disait était-il croyable? — Non. — Que faisais-tu ce matin dans ta chambre? — Moi? — Oui, toi. — Moi, j'étudiais. — Je crois que non, car toi, tu n'étudies jamais. — Voyons! que faisons-nous ce matin, toi et moi? — Moi, je ne sais pas ce que je ferai, et toi, le sais-tu? — Moi, je lirai, et toi? — Moi, j'irai faire un tour dans le jardin. — Quelqu'un est-il venu ici? — Personne n'est venu. — Que faisais-tu dans ma chambre? — Moi, monsieur? — Oui, toi et ton frère, que faisiez-vous? — Moi, je peignais, et lui, il lisait un livre de fables. — Et toi, tu me fais un conte. — Mon frère et moi, nous ne faisons jamais de conte. — Par où passâtes-vous, vous, vos amis et Pierre? — Eux et nous, nous passâmes par le bois: mais Pierre et l'enfant du voisin passèrent par le pont. — Si lui et l'enfant ne viennent pas bientôt, je m'en prendrai à vous. — Voyons! ce n'est pas notre faute ni à moi, ni à aucun de mes amis. — Vous et moi, nous le verrons à présent même.

44<sup>e</sup> Exercice.

Iront-ils à la campagne, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques? — Ni eux ni les femmes n'iront à la campagne, ils resteront à la maison; mais, comme les enfants veulent sortir, eux et deux domestiques iront faire un tour à la campagne; ils iront au village dont les environs sont si agréables. — Ne pouvez-vous pas aller avec eux? — Moi, non; parce que j'ai beaucoup à faire. — Ces pères parlent beaucoup de leurs fils; sont-ils instruits, eux qui sont si paresseux? — Je crois que non, car les paresseux n'apprennent pas beaucoup; et eux et leurs cousins n'étudient jamais. — Ainsi, ils n'auront pas beaucoup d'instruction, n'est-ce pas? — Cela, nous le savons, vous, leurs maîtres et moi. — N'êtes-vous pas bien peureux, toi et ta sœur? — Moi, je ne suis pas peureux, ni elle non plus. — N'avait-elle pas peur du chien que ton père m'a donné? — Je crois que oui; mais elle en avait peur parce qu'il la mordait. — Comment, il la mordait! — Oui, il la mordit un matin; mais elle, qui est bonne, ne se plaignit pas à mon père. — Ne mentez-vous pas, toi et ta sœur, quand vous dites que le chien mord? — Non, monsieur; ma sœur et moi, nous n'avons jamais dit un mensonge. — Antoine et moi, nous avons vu une fort belle maison de l'autre côté du pont; savez-vous à qui elle est? — De laquelle parlez-vous? — De celle dont les portes sont vertes. — Elle est au général espagnol. — Je le pensais, et je le dis à Antoine. — Deux dames se promenaient dans le jardin; mais, comme nous étions très loin, ni Antoine ni moi nous ne pûmes les reconnaître. — Les dames dont vous parlez sont Espagnoles. — Sont-ce les sœurs du général? — Je ne sais pas. — Avez-vous vu les bijoux dont j'ai fait emplette? — Ceux pour lesquels vous et votre sœur vous avez payé deux mille francs. — Non, je ne parle pas de ceux que ma sœur et moi nous avons achetés; je parle de ceux dont mon oncle me fit présent. — Comment, votre oncle vous fit un cadeau! Oui, mais le cadeau dont je parle n'est qu'une bagatelle

qui ne coûta pas plus de quatre-vingts francs. — De quoi vous plaigniez-vous? — Je me plaignais des paroles que vous avez dites (que vous dites). — Et à qui vous plaigniez-vous? — A votre sœur, qui est meilleure que vous. — Où mène ce chemin? — Le village où il mène, c'est le village d'où je viens de sortir. — Mon ami et moi, nous sommes étrangers, et nous ignorons les chemins; par où passerons-nous pour arriver au village? — Par le chemin par où passe tout le monde. — Très bien, mais où est ce chemin? — Le chemin où vous êtes: il n'y en a pas d'autre. — Où est la maison du général espagnol? — L'étranger dont vous parlez est-il général? — Quoi! vous ne le saviez pas! — J'ignore qui il est; mais je sais où est la maison, elle n'est pas loin de la rue par où vous passerez; vous pouvez l'apercevoir d'ici, c'est la maison dont les fenêtres sont ouvertes.

---

45<sup>e</sup> Exercice.

Où demeurez-vous? — Je demeure chez mon cousin. — Vos frères demeurent-ils avec vous? — Ils demeureraient avec moi, mais ils ont pris maison. — Savez-vous où demeure le juge? — Il demeure toujours dans la même résidence. — Qu'admiriez-vous ce matin quand je passais dans la Rue-Neuve? — J'admiraais la résidence du ministre, c'est une fort belle maison. — Que ferons-nous à présent? — Prenons un livre et lisons. — Quel livre prendrons-nous? — Le livre de fables qui est sur la table. — Quel est l'auteur de ces fables? — La Fontaine, auteur français, qui vivait dans le dix-septième siècle. — Antoine, viens ici, prends ce papier et écris ta lettre. — Le père et le fils sont-ils bien terribles (à craindre)? — Les peureux les craignent, mais ceux qui n'ont pas peur d'un autre homme ne les craignent pas. — Les beaux-arts n'ont-ils pas beaucoup d'altraits? — La peinture et la musique m'enchantent. — L'oncle et le cousin de N. se connaissent-ils en peinture? — Oui, tous les deux (l'un et l'autre) s'y connaissent. —

Cet homme ne se rend-il pas très ridicule? — Ses folles amours et ses fausses idées le rendent ridicule. — Qu'admiriez-vous tant, vous et votre cousin? — Lui et moi nous admirions les beautés de la campagne. — Que dirent mon père et le maître? — Ils dirent que, si vous ou moi étudions bien, ils nous donneront une récompense. — Savent-ils que vous avez jeté vos livres par la fenêtre? — Je crois qu'ils ne le savent pas. — Ils le sauront bientôt, parce que, si Jean ou Louis le sait, il le leur dira. — Eux qui savent tant de choses, ils ne savent pas les nouvelles qui viennent d'arriver par le courrier. — Dites-les-moi, à moi qui suis votre ami. — Je vous les dirai ensuite; je vais finir cette lettre, je veux l'envoyer à la poste. — Qui la mettra à la poste? — Le domestique ou le garçon l'y mettra. — La mère ou la fille a-t-elle eu des nouvelles de Madrid? — Le courrier n'est pas encore arrivé. — Qui a jeté mon chapeau par la fenêtre? — Louis ou Jean l'a jeté. — Vous qui êtes son ami, pourquoi n'aimez-vous pas ses fils? — Parce qu'ils se sont rendus ridicules. — Qu'est-ce qui la rend si aimable? — Sa candeur, aussi bien que son innocence, la fait aimer. — Ce jeune homme était-il marchand? — Le fils, comme le père, était marchand. — Tous les ennemis périrent-ils quand ils en vinrent aux mains avec nos troupes? — La moitié périt, mais la plupart se rendirent à discrétion. Généraux, officiers, soldats, tout fut pris. — Qui vous le dit? — Un de mes cousins me le dit. — Pourquoi êtes-vous venu si tard? — Une troupe de garçons encombra la rue, et je ne pouvais pas passer: mais bientôt ils se mirent à courir après un chien, et un des enfants qui couraient après le chien, tomba par terre, et se cassa un bras.

---

46<sup>e</sup> Exercice.

Ce maître donne-t-il de bons conseils à ses élèves? — Il leur donne de très bons conseils. — Que leur dit-il? — Il leur dit: Soyez très attentifs, étudiez beaucoup et aimez vos parents. —

Que font ces mauvais écoliers ? — Ils chantent et ils dansent, mais ils n'étudient pas ; ainsi ils ne savent jamais leurs leçons. — Que ferai-je quand je finirai d'écrire cette lettre ? — Quand vous l'aurez finie, vous la porterez à la poste. — Aimez-vous à dormir beaucoup ? — Quand je suis fatigué, j'aime à dormir la grasse matinée ; mais, quand je ne suis pas fatigué, je me lève de bonne heure. — Que fait le paresseux ? — Il dort la grasse matinée, il joue, se promène, et, pourvu qu'il n'ait rien à faire, il est satisfait. — Que faisiez-vous quand vous étiez à la campagne ? — Je me levais de bonne heure, j'allais me promener, et, quand j'étais fatigué de la promenade, je revenais à la maison. — Qu'est-ce qui plaît à la campagne ? — Tout ce qui s'offre à la vue plaît à la campagne : les hautes montagnes, les prés couverts de fleurs, les beaux bois avec leurs grands arbres, les eaux limpides des ruisseaux, tout cela enchante la vue. — Par ce que vous dites, la campagne est une demeure bien agréable. — Cet auteur écrit-il encore ? — De quel auteur parlez-vous ? — Ne savez-vous pas de qui je parle ? — Voulez-vous parler de N. ? — Oui. — Ne lui aviez-vous pas prêté les fables de la Fontaine ? — Oui, je les lui avais prêtées, mais il me les a rendues. — Pouvez-vous me les prêter à présent ? — Je vous les prêterai avec beaucoup de plaisir, si vous voulez les lire. — J'aimerais beaucoup à les lire, et même à les apprendre. — Eh bien, prenez-les, lisez-les et apprenez-les si vous voulez. — Cet académicien pense-t-il beaucoup ? — Il pense et il écrit beaucoup, mais il parle peu. — L'homme qui a de l'ambition est-il heureux ? — Il ne peut pas être heureux, il est insatiable. — Par quoi commencez-vous ? — Je commence par mon exercice et ensuite j'étudie les verbes. — Quand les pauvres malades du village sortiront-ils de l'hôpital ? — Quand le médecin les aura guéris. — Quoi que vous disiez, on ne vous croira pas. — Aimez-vous à vous promener au clair de la lune ? — La lumière de la lune me plaît beaucoup : elle est beaucoup plus douce que la lumière du soleil. — Savez-vous si le fils du professeur enseigne encore la géographie aux enfants des pauvres ? — Le fils du professeur n'est pas ici ; pendant que vous étiez à Madrid, il a

obtenu un bon emploi à Paris, où il réside à présent. — A-t-il affaire au ministre ? — Quand il partit d'ici, il me dit que oui ; mais je crois que non, parce que son père dit qu'il est chez un riche négociant. — Quoi que dise le père, je ne puis pas le croire.

#### 47<sup>e</sup> Exercice

Pouvez-vous réciter votre leçon à présent ? — Je ne peux pas la réciter, je ne la sais pas encore par cœur. — Apprenez-vous toutes vos leçons par cœur ? — Non pas toutes ; j'apprends toujours par cœur les verbes et les fables. — Le vent souffle très fort ici. — Oui : les portes et les fenêtres sont ouvertes, et, comme il fait beaucoup de vent, l'air entre dans la chambre avec impétuosité. — Eh bien, fermez les fenêtres. — Si je les ferme, il fera bien chaud ici, et je n'aime pas la chaleur. — Préférez-vous le froid au chaud ? — Ni une chaleur excessive, ni un froid rigoureux ne me plaisent. — Alors vous n'aimeriez pas à passer l'hiver en Russie ? — L'hiver y est-il très rigoureux ? — Oui, et le froid y est excessif. — Quand faudra-t-il réciter la leçon ? — Quand vous la saurez. — Nous la savons déjà par cœur. — Puisque vous la savez, apprenez par cœur le verbe *réciter*. — Que faites-vous quand Pierre vient ici ? — Quand nous avons fini notre tâche, lui et moi, nous prenons nos fusils, nous allons à la campagne et nous chassons. — Puisque nous avons fini, voulez-vous que nous allions faire un tour ? — Avec beaucoup de plaisir ; lorsque j'aurai fini cette lettre que j'écris à mon frère, nous sortirons. — Est-elle longue la lettre que vous écrivez ? — Elle n'est pas très longue ; mais il faut que je la finisse avant de sortir, parce que je veux que vous la lisiez. — Le beau chien que je vois dans le jardin est-il à vous ? — Il n'est pas à moi, il est à mon père. — Le fusil que je vois sur cette table-là est-il aussi à votre père ? — Ce fusil est à moi, c'est un présent (un cadeau) que mon oncle me fit. — A qui sont les deux maisons que je vois là-bas ? — Elles sont à un

général espagnol. — L'homme qui a du courage craint-il quelque chose ? — L'homme qui a du courage ne craint ni le danger ni l'adversité. — Que me veut cet homme ? Il désirerait vous parler, si vous n'étiez pas occupé. — Très bien ; lorsque j'aurai fini, je lui parlerai. — Ne pourriez-vous pas lui parler à présent même ? — S'il n'avait que quelques mots à me dire, je lui parlerais ; mais, comme j'ai tant à faire, dites-lui que je ne puis pas lui parler. — S'il avait fait beau hier, je serais venu vous voir. — Je vous en aurais été très reconnaissant ; mais, puisque vous êtes ici, ne pourrions-nous pas écrire nos exercices ? — Oui, si nous avions nos livres. — Ne sont-ils pas ici ? — Ils seraient ici si nous ne les avions pas laissés chez le maître. — J'irai les chercher quand je sortirai d'ici. — Si vous allez chez le maître aujourd'hui, j'irai avec vous lorsque j'aurai vu mon père. — Si cet homme avait du courage, s'abandonnerait-il ainsi au désespoir ? — Je crois que non. — Mais l'homme qui n'a pas de courage s'y abandonne.

---

48<sup>e</sup> Exercice.

Pierre, je veux que vous alliez chez le juge, et que vous lui disiez que je l'attends à deux heures. — S'il n'était pas chez lui, vous iriez à l'hôtel de ville, où il est tous les jours un peu avant deux heures. Je doute qu'il y soit aujourd'hui parce qu'il n'est pas encore revenu de la campagne. — Croyez-vous qu'il ne soit pas revenu ? — Son domestique me l'a dit ce matin. — Je crains que le domestique n'ait dit un mensonge. — J'ai peur que mon oncle ne vienne cette semaine. — Et moi, je n'ai pas peur qu'il vienne, mais je crains qu'il ne vienne pas. — Croyez-vous que, s'il venait, il vous apporterait de l'argent ? — Chaque fois qu'il vient, il me fait un cadeau, parce qu'il dit que je deviens très studieux. — Je ne pense pas que vous lui obéissiez toujours. — Pourquoi ne lui obéiriez-vous pas ? — Je n'affirme pas que vous ne lui obéissiez pas ; mais je doute que vous lui obéissiez toujours. — Ce médecin a

peur que les malades de l'hôpital ne meurent, parce que, s'ils mouraient, on s'en prendrait à lui. — Je doute qu'on s'en prenne à lui, mais je crains qu'il ne les guérisse pas. — Le juge a-t-il rempli sa promesse ? — Oui, monsieur, il l'a remplie. — Je n'en doute pas, car il y a peu d'hommes qui soient aussi honnêtes que lui. — Cette raison est la meilleure que vous puissiez donner, mais il n'est pas le seul qui sache remplir son devoir. — Je le sais ; mais je veux dire qu'il est le plus honnête que je connaisse. — Est-ce le plus jeune de ces deux officiers que vous connaissez ? — Je ne connais ni l'un ni l'autre. — La nouvelle maison de N. est-elle bonne ? — C'est la plus mauvaise maison qu'il ait dans la ville, et la seule qui n'ait pas de jardin. — Ce professeur est-il savant ? — C'est le plus savant qu'il y ait au collège, et le moins orgueilleux que je connaisse ; il y a peu de professeurs qui aient autant de mérite que lui, et qui sachent autant de langues. — Craignez-vous que ce marchand ne remplisse pas sa promesse ? — Il la remplira, et il nous donnera les meilleures marchandises qu'il ait dans sa boutique. — Ces idées vous plaisent-elles ? — Les seules idées qui me plaisent, ce sont les bonnes. — Quelles que soient ces idées-là, elles ne sont pas mauvaises, mais nouvelles. — Je suis fâché que vous parliez ainsi, car, toutes nouvelles qu'elles sont, elles ne me plaisent pas. — Quelques paroles que dise cet homme, vous les admirez toujours. — Êtes-vous fâché que je sois son ami ? — Fâché, non ; il suffit qu'il soit votre ami : il ne convient pas que je dise une autre parole. — C'est dommage qu'il ne fasse pas beau aujourd'hui, et il est à désirer que nos amis ne viennent pas ce matin, parce que nous ne pourrions pas sortir. — J'en suis fâché, mais il conviendra que nous allions les voir ce tantôt. — Ce général est-il très riche ? — Oui ; mais, quelques richesses qu'il ait, il n'est pas aussi riche que le ministre. — Quelles que soient leurs richesses, ils ne sont pas heureux, parce qu'ils ont beaucoup d'ambition. — Cet exercice est très difficile, et, tout utile qu'il est, je ne peux pas le finir. — Ne suffit-il pas que vous en écriviez la moitié ? — Non, il convient que je l'écrive tout entier.

49. *Exercice.*

Que voulez-vous que nous fassions ? — Je désire que vous vous conduisiez comme des gens de bien. — Faut-il que Jean fasse quelque chose ? — Il faut qu'il écrive sa lettre à présent, car je veux qu'il l'ait finie dans une demi-heure. — Le juge désirera-t-il que nous allions encore au tribunal ? — Il veut que vous y alliez encore deux fois. — Aura-t-il fallu que vous ayez eu beaucoup de temps pour écrire tant de lettres ? — Deux heures me suffirent. — Je serai toujours fâché qu'ils se soient mal conduits envers ces gens de bien. — Est-il possible qu'ils se soient mal conduits ? — Il est à désirer que personne ne le sache. — Est-il possible que vous n'avez pas trouvé le juge au tribunal ? — Comme j'allais au tribunal, je le rencontrai dans la rue, avec un grand livre à la main, et un oillet à la bouche. — Lui parlâtes-vous de mon affaire ? — Non, parce qu'il me dit qu'il viendrait ici tantôt. — Savez-vous ce que j'ai dans la main ? — Si vous voulez que je le sache, il faut que vous ouvriez la main. — Il est dommage que vous ayez perdu, votre argent. — Je croyais l'avoir perdu, mais je l'ai trouvé dans ma chambre. — Êtes-vous fâché de demeurer à la campagne ? — Je n'en suis pas fâché ; la campagne me plaît beaucoup. — Je doutais qu'elle vous plût beaucoup. — Vous ne connaissez pas tous les plaisirs que nous avons à la campagne. — Pour que je les connusse, il faudrait que j'y allasse plus souvent. — Je voudrais que nous pussions y aller ensemble. — A-t-on trouvé le corps du capitaine ? — On l'a trouvé parmi les morts. — Il fallait que vous me le dissiez pour que je le crusse. — Auriez-vous voulu qu'on ne le trouvât pas ? — Je ne dis pas cela ; mais il était à désirer qu'on l'eût trouvé parmi les vivants. — Avez-vous mis vos livres parmi les miens ? — Je les avais mis entre deux chaises, mais ils n'y sont plus ; je crains que quelqu'un ne les ait pris. — Resterez-vous longtemps ici ? — J'y resterai jusqu'au soir. — Me le promettez-vous ? — Oui, je vous le promets, à moins que vous ne sortiez avant sept heures. — Je ne sortirai pas,

à moins que le temps ne se remette au beau. — Quand N. met-il à la voile ? — Lundi, pourvu que le temps se remette au beau. — Que pensez-vous de ces tableaux ? — Je pense qu'ils sont bien peints. — Qui a mis ces lettres au net ? — Je les ai mises au net, de peur que vous ne les pussiez pas lire. — Quel plaisir peut avoir ce médecin de vivre ainsi parmi les morts ? — L'existence des médecins se passe entre les vivants et les morts. — Le temps s'est-il remis au beau ? — Oui, et il fait très beau. — Sortons-nous à présent ? — Lorsque j'aurai mon habit. — Celui-ci ne vous va-t-il pas bien ? — Il ne me va pas bien ; la couleur ne m'en plaît pas, et il n'est pas à la mode. — Que pensez-vous de celui-ci ? — Je ne pense pas qu'il soit plus beau que l'autre.

50<sup>e</sup> *Exercice.*

Quand vous promenez-vous ? — Je me promène d'ordinaire au clair de la lune. — Ne te trompes-tu pas souvent ? — Je ne me trompe pas si souvent que toi, et je ne trompe personne. — Vous portez-vous mieux aujourd'hui ? — Je ne me porte jamais bien. — Vous vous portez aussi bien que moi, mais vous vous écoutez trop. — Vous égarâtes-vous dans le bois ? — Oui. Nous nous sommes égarés en sortant du carrefour, et nous eûmes beau faire, nous ne trouvâmes le chemin qu'après avoir été égaés deux heures. — Peut-être aurions-nous passé la nuit dans le bois, si un laboureur que nous rencontrâmes là, ne nous eût pas conduits jusqu'au chemin. — Pourquoi vous tourmentez-vous ainsi ? — Je me tourmente parce que je n'ai pas de nouvelles de mon père. Peut-être ses lettres se seront égarées. — Je ne le crois pas. Il sera peut-être fâché que je ne lui aie pas écrit aussi souvent qu'il le désirait. — Écrivez-lui, et dites-lui que, comme vous avez des affaires par-dessus la tête, vous n'avez pas eu le temps de lui écrire. — Ce serait le tromper, je me garderai bien de le faire. — Je crois que cet imbécile se moque de nous. —

Peu nous importe qu'il se moque de nous, si les sots se moquent des gens sensés ; je me ris de ce qu'il dit. — A quelle heure vous levez-vous ? A la campagne je me lève de bon matin, parce que je me couche de bonne heure. — J'aime à sortir le matin et à faire un tour dans les prés. — A quelle heure le soleil se lève-t-il à présent ? — Il se lève à quatre heures du matin, et se couche à huit heures du soir. Hier soir la lune se leva comme le soleil se couchait, et l'on peut dire que nous n'eûmes pas de nuit. — Pourquoi vous attristez-vous ainsi, madame ? — Ce que vous me dites hier soir m'attriste beaucoup. — Allons ! ne vous attristez pas davantage ; ne parlons plus de cela. — Si vous ne vous moquiez pas de moi, je vous dirais une chose. — Je ne me moque jamais de personne. — La feue reine n'était-elle pas fort aimée ? — Oui, elle était fort aimée, très estimée et respectée. — Les œuvres de ces gens de lettres sont-elles très estimées ? — Je ne sais pas encore si elles le sont, mais je crois qu'elles le seront : car mon grand-père, qui est aussi un homme de lettres, dit qu'elles sont très bonnes. — Je ne crois pas que cet enfant ait été mordu par mon chien, car il ne mord que les mendiants. — Il ne fut pas mordu par un chien. — Non ? Et a-t-il été guéri par le médecin ? — On l'a mené à l'hôpital, et là on le guérit. — Comment le secret de votre frère fut-il découvert ? — Il ne fut pas découvert ; puisqu'il ne le dit à personne. — Je ne dis pas qu'il en ait parlé, je dis qu'il a été découvert par une autre personne. — Vous semble-t-il qu'il en soit ainsi ? — On me l'a dit ; mais qui sait si c'est vrai.

---

51<sup>e</sup> Exercice.

Faut-il beaucoup étudier pour apprendre le français ? — Oui, il faut étudier, mais il faut parler avec tous ceux qui le parlent. — Fallait-il dire la vérité à ce pauvre malade ? — Il ne fallait pas la lui dire à lui, mais à son père. — Fallut-il le mener à l'hô-

pital ? — Il ne fut pas possible de l'y mener, parce qu'il était trop malade. — Dites-moi ; ne faudra-t-il pas répondre à la lettre du juge ? — Il faudrait lui répondre si nous avons quelque chose à lui dire, mais nous n'avons rien à lui dire. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu ici hier soir ? — Pour que je vinsse, il m'aurait fallu avoir fini ma tâche, qui était fort longue ; et, quand je l'eus finie, il était trop tard. — Que voulez-vous que je dise à N. quand je le verrai ? — Il faut lui dire de venir ici à huit heures du matin. — Faudra-t-il lui dire de mettre les lettres au net ? — Non. Dites-lui de venir ; cela suffira. — Vous faut-il un autre dictionnaire ? — Il m'en faut un autre parce que j'ai perdu le mien. — Vous le faut-il aujourd'hui ? — Il me le faut à présent même. — Que faudra-t-il dire au domestique ? — Qu'il ne sorte pas ce matin avant de me parler. — Faudra-t-il que vous alliez à l'académie ce matin ? — Il me faudra y aller pour parler au professeur. — Vous faudra-t-il lui donner le discours que vous avez écrit hier ? — Il me faudra le lui lire. — Avez-vous à me parler ? — J'ai à vous donner une commission. — Qu'aurai-je à faire ? — Il faudra que vous alliez chez le ministre et que vous lui donniez ce papier. — Faudra-t-il que je le lui donne à lui-même ? — Oui, et que vous lui disiez que je le verrai ce soir au théâtre. — Est-il temps de diner ? — Il n'est pas encore quatre heures, et vous savez qu'ici on ne dîne qu'à cinq heures. — Il serait à propos que je dinasse avant cinq heures, parce que j'ai affaire au ministre à cinq heures et demie. — Alors il sera bon que vous disiez à la cuisinière de nous donner à diner à présent même. — Ne serait-il pas merveilleux de voir les hommes voler comme les oiseaux ? — Jusqu'à présent nous ne l'avons pas vu, mais il ne serait pas impossible que nous le vissions un de ces jours. — Savez-vous si le juge a condamné le voleur ? — Il serait bien juste qu'il l'eût condamné, et je crois qu'il est impossible qu'il ne le condamne pas. — Il serait à propos que N. me payât. — Il n'est pas surprenant qu'il ne vous paye pas ; car les voleurs le volèrent hier soir, et ils lui prirent tout l'argent qu'il avait. — Est-il possible qu'ils l'aient volé ! — Oui, monsieur ; ainsi il lui serait impossible de

vous payer. — Bien ; mais ce n'est pas ma faute, et me faudrait-il perdre mon argent ?

---

52<sup>e</sup> Exercice.

Que vous est-il arrivé ? — Il ne m'est rien arrivé de mal. — Ne leur est-il pas arrivé de s'égarer dans le bois ? — Il se peut qu'ils se soient égarés, mais je ne le sais pas. — Est-il possible que vous ne le sachiez pas quand tous vos amis le savent ? — Il se pourrait que vous vous trompassiez ; car il paraît que ni Pierre ni Antoine ne l'ont su. — De quoi s'agit-il à présent : de la paix ou de la guerre ? — Il paraît qu'il s'agit de la guerre. — Vous convient-il d'être si ambitieux ? — Moi, j'aime à avoir de l'ambition, et je crois qu'il convient que l'homme en ait un peu. — Voyons, messieurs, de quoi s'agit-il ? — Il s'agit de savoir s'il est bon que l'homme ait de l'ambition. — Je me souviens que j'ai entendu dire à un certain monsieur très sensé, que l'homme sans ambition est pareil aux eaux stagnantes. — Aux eaux stagnantes ! est-il possible de croire une telle sottise ? — Il se peut que ce soit une sottise, et il ne servirait de rien que je disse que je ne pense pas comme vous ; car vous ne m'écouteriez pas. — Oui, nous vous écouterons avec beaucoup de patience. — Non ; il vaut mieux me taire. — Nous sommes fâchés que vous ne nous donniez pas une raison quelconque. — Et si je vous donne une raison, que s'ensuivra-t-il ? — Il s'ensuivra que nous serons satisfaits. — Avez-vous réussi dans votre entreprise ? — J'ai obtenu une chose très importante, mais je n'ai pas encore réussi à parler au ministre. — Il ne tiendra qu'à vous de lui parler demain. — N. réussit dans tout ce qu'il entreprend. — S'il réussit dans toutes ses entreprises, s'ensuit-il que nous réussissions dans les nôtres ? — Pas toujours ; mais, quand il ne tient qu'à nous, pourquoi ne réussirions-nous pas ? — Pourquoi ? Parce que le ministre n'est pas notre ami. — Avez-vous entendu du bruit ? — Oui, j'ai entendu le tonnerre au loin. — Il pleut, il tonne, et les nuages

paraissent chargés de pluie. — Je crois que la foudre est tombée sur la tour. — Neige-t-il ? — Non, il grêle. — Avec quelle impétuosité les nuages courent ! — Il fait des éclairs, il tonne, il grêle et il pleut à verse. — Mon Dieu ! quel effroyable orage ! — Fait-il bien froid à présent ? — Il ne fait pas très froid, mais il bruine, et ce matin la gelée blanche couvrait tous les prés. — Lier la rivière était couverte de glace, et, à la lumière du soleil, elle paraissait d'argent. — Nous allons avoir bien froid, car avec le vent qui souffle, il gèlera toute la nuit.

---

53<sup>e</sup> Exercice

Êtes-vous sorti ce matin ? — Je suis allé vous voir, mais je ne suis pas arrivé à temps : vous veniez de sortir. — Jusqu'où sont allées ces dames ? — Elle sont allées jusqu'au moulin, mais elles ne sont pas arrivées jusqu'au pont. — Sont-elles venues par la grand'route ? — Quand je les ai aperçues, elles allaient par le sentier qui mène du moulin au bois. — Sont-elles parvenues à trouver leur chemin ? — Nous le saurons quand elles seront arrivées. — D'où cette pierre est-elle tombée ? — Elle est tombée de la tour. — Où ces enfants sont-ils nés ? — Les deux garçons sont nés à Madrid ; mais les deux petites filles sont françaises : elles sont nées à Paris. — Je ne vois pas un seul habitant dans ce petit village, que sont-ils devenus ? — Ils sont tous morts de la fièvre tierce. — Sont-ils tous décédés ? — Tous ; tout le village est devenu le séjour de la mort. — Savez-vous ce que sont devenus Louis et Pierre ? — Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, et vous ? — Moi, je le sais : Louis est devenu peintre, et Pierre a obtenu un bon emploi. — Dans quelle année sont nés ces jumeaux ? — En 1850. — L'orage est-il passé ? — Il est passé, mais il pleut encore. — Où le domestique est-il entré ? — Il est sorti de la salle, (il) a monté l'escalier, (il) est entré dans ma chambre, et il a sorti mes hardes du coffre. — Les a-t-il descendues ? — Il n'a